

Michel Butor

Arrecife

a Silvère

La piel de granito
deslavada por la borrasca
arrugada por el tiempo
abierta por el vendaval

Abandona al postrar
sol del verano
sus líquenes cubiertos
de telefios y cardos

En sus más secretas
cavidades
peces y moluscos
tratan de lanzar

A los precipicios
del cercano invierno
el puente de los suspiros
de tantas generaciones

Y a los olvidados
de aquellos naufragios
cráneos habitados
por erizos y algas

Les castañetean los dientes
nostálgicamente
cada vez que pasan
unas bellas submarinistas

Mientras sueñan con extraer
de sus fuerzas
la de una vuelta
al territorio de los vivos.

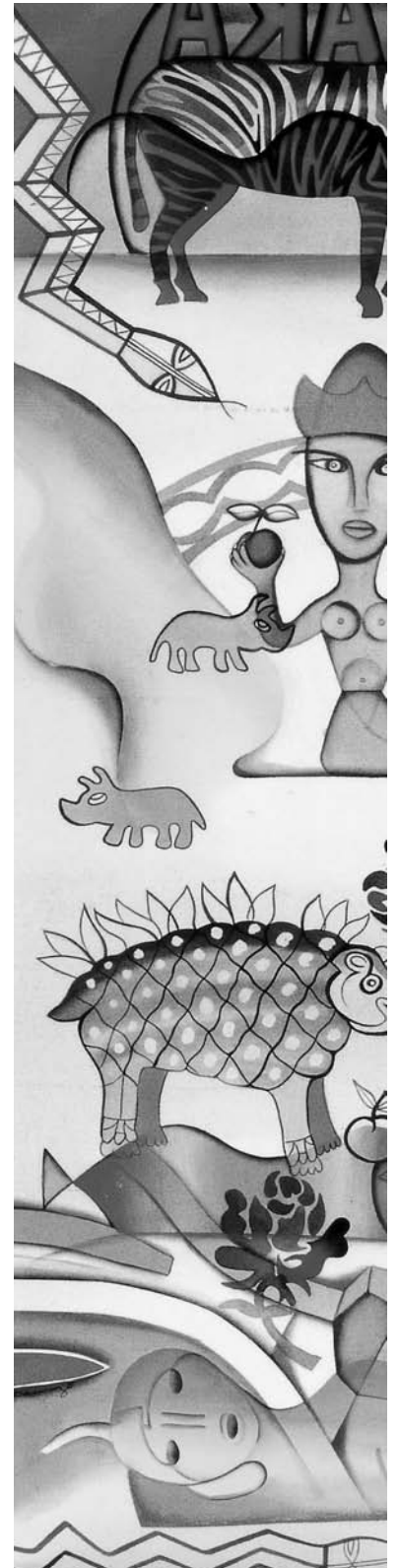
(Inédito)

(Traducción de Jesús Camarero)

Poema original

Récif // pour Silvère // La peau de granit / lavée par l'orage / ridée par les âges / creusée par le vent // Expose au dernier / soleil de l'été / ses lichens doublés / d'orpins et chardons // Dans ses plus secrètes / anfractuosités / poissons et coquilles / cherchent à lancer // Sur les précipices / de l'hiver prochain / le pont des soupirs / des générations // Et les oubliés / des anciens naufrages / crânes habités / par oursins et algues // Font claquer leurs dents / nostalgiquement / à chaque passage / de belles plongeuses // Rêvant de puiser / dans leur énergie / celle d'un retour / au camp des vivants.

(Inédit)





Incandescencia

a Gregory Masurovsky

Espectro, ¿qué esperas de mi en tu desaparición? Trato de acercarme; te disuelves en bruma. Tomo distancia; renaces de tus cenizas. Eurídice tantas veces perdida, Beatriz transformada en fuente lacrimosa, sólo me queda ya tu voz, que me llega a través del estrépito del tiempo, voz a cuya llamada no puedo resistirme.

La llama se apoderó del último grano de espuma, una llama tan suave, azul como la del butano. Ya no sabemos siquiera si arde, caliente, canta, ilumina, reclama, tranquiliza, transporta, adormece.

En medio de la nube, una columna. No sabemos si es de luz o de sombra, ya que se ha vuelto imposible distinguir el día de la noche. Ella nos guía a través del crepúsculo perpetuo en cuyo devenir las antiguas ciudades se hunden en el olvido. Solamente perduran unas pocas frondas de árboles que pensábamos que habrían sido los primeros en ser engullidos.

Nos guía, pero ¿hacia qué claro más allá de las chimeneas en peligro, de esas fábricas abandonadas, de esas masas que manifiestan su tribulación y su furia? Tenemos la impresión, en medio de la turbación, de familiarizarnos con el corazón del sol, con esa región de fusión que sería la llave de nuestra energía futura, de nuestra supervivencia tras la caída.

Pero, ¿es que se trata de una hoguera de gritos! ¿En qué región de tu infierno nos has extraviado, querido Dante, sin el menor Virgilio para sacarnos de este mal paso, sin la menor Ariadna para que nos preste su hilo? De queja en queja recorreremos el laberinto, sin poder aportar el menor remedio, buscando la salida para todos los condenados como nosotros.

¿Será que realmente se abren las puertas? ¿Ningún pecado nos será tenido en cuenta ya? Es verdad que éramos culpables, ¡pero ninguna mancha, original incluso, habría desfigurado nuestro rostro y nuestro corazón! ¡Nuestra carne se habría vuelto cristal e incluso nuestra sombra se volvería luminosa en la universal reconciliación!

¿Por fin volveríais, Eurídice, Ariadna, Beatriz? Y tú, Virgilio, ¿has conseguido escalar la montaña del Purgatorio para considerar nuestra miseria entera en la lentitud del Paraíso? ¿Se anuncia la salida para el viaje definitivo, la alteración de las leyes anteriores y el descanso en la alocada fuga?

Inédito

(Traducción de Jesús Camarero)





Poema original

Incandescence // pour Gregory Masurovsky // Figure, que me veux-tu dans ta disparition? J'essaie de m'approcher; tu te dissous en brume. Je prends de la distance; tu renais de tes cendres. Eurydice tant de fois perdue, Béatrice métamorphosée en fontaine de larmes, il ne me reste plus que ta voix qui me parvient encore à travers les vacarmes du temps, à l'appel de laquelle je ne puis résister. // La flamme s'est emparée du moindre grain de poussière d'eau, une flamme très douce, bleue comme celle du butane. On ne sait même pas si elle brûle, elle chauffe, elle chante, elle illumine, elle réclame, elle rassure, elle transporte, elle endort. // Au milieu du nuage, une colonne. On ne sait si elle est de lumière ou d'ombre, car il est devenu impossible de distinguer le jour de la nuit. Elle nous guide à travers le crépuscule perpétuel au cours duquel les anciennes villes sombrent dans l'oubli. Surnagent seulement quelques frondaisons d'arbres dont on aurait cru qu'ils seraient les premiers engloutis. // Nous guide, mais vers quelle clairière au-delà de ces cheminées en détresse, de ces usines désaffectées, de ces foules qui manifestent leur désarroi et leur fureur? Nous avons l'impression, dans l'éblouissement, de nous familiariser avec le coeur du soleil, avec cette région de fusion qui serait la clef de notre énergie future, de notre survie après le basculement. // Mais c'est qu'il s'agit d'une fournaise de cris! Dans quelle région de ton enfer nous as-tu fourvoyés, cher Dante, sans le moindre Virgile pour nous tirer de ce mauvais pas, la moindre Ariane pour nous prêter son fil? De plainte en plainte nous parcourons le labyrinthe, sans pouvoir apporter le moindre remède, cherchant l'issue pour tous les damnés que nous sommes. // Ce seraient vraiment les portes qui s'ouvrent? Aucune faute ne serait plus retenue contre nous? Certes nous étions coupables, mais aucune tache, même originelle, n'aurait défiguré notre visage et notre coeur! Notre chair serait devenue cristal et notre ombre même serait lumineuse dans l'universelle réconciliation! // Seriez-vous enfin revenues, Eurydice, Ariane, Béatrice? Et toi, Virgile, as-tu réussi à escalader la montagne du Purgatoire pour envisager notre détresse entière dans les lenteurs du Paradis? Le départ sonne-t-il pour le voyage définitif, le renversement des lois antérieures et le repos dans la fugue éperdue?

(Inédit)